

Bureau météorologique.

Washington, 30 mai — Indications pour la Louisiane — Temps couvert jeudi; ondées probables et orages; beau vendredi; vents variables.

Exposition Universelle de Paris.

Durant l'Exposition Universelle de 1900, tous nos compatriotes qui désirent lire notre journal, pourront s'adresser à nos correspondants à Paris, Messieurs Mayence, Favre & Cie, Directeurs du "Comptoir International de Publicité," 18, Rue de la Grange-Batelière, qui tiendront à leur disposition les numéros de notre collection qui leur seront demandés. Inutile d'ajouter que nous aurons le soin d'envoyer à nos correspondants les exemplaires de notre journal par chaque courrier, de manière que le lecteur puisse trouver chez nos amis les numéros les plus récents.

Ainsi, chaque lecteur de notre journal, quoique se trouvant éloigné de notre ville, pourra continuer à s'informer des faits et événements qui s'y seront produits.

Réconciliation et Union.

Nous assistons aujourd'hui à un spectacle bien étrange, mais aussi bien grandiose; à un spectacle tout à la fois prodigieux et patriotique dans le sens le plus rigoureux, le plus étroit que l'on puisse donner à cette expression, et prodigieusement humanitaire, entendu dans son sens le plus large, le plus élevé; à un spectacle auquel ne nous avaient accoutumés ni les temps anciens, ni les temps modernes; et qu'à toutes les époques de l'histoire on a considéré comme impossible.

Reportons-nous à 30 ou 35 ans tout au plus en arrière, et j'avais, dans le nouveau monde, nous ne disons pas une agglomération — le terme serait impropre, car l'assimilation semblait impossible — mais une juxtaposition de races diverses, échouées à la hasard, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, n'ayant aucune cohésion apparente, et douées d'idées, d'aspirations, de croyances religieuses, de mœurs qui paraissent à jamais incompatibles.

Il existait entre elles une antipathie dont les termes semblaient irréductibles, parce que, à l'opposition implacable des idées et des mœurs, venait se joindre l'opposition, plus implacable encore des intérêts qui n'admettent jamais de compromis.

Cette incompatibilité des principes et des intérêts est même devenue si violente, qu'elle a provoqué une des guerres les plus atroces, les plus désastreuses des temps modernes.

Après quatre ou cinq ans de luttes sanglantes, acharnées, entre le Sud et le Nord, toute réconciliation semblait devenir impossible. Cela devait aboutir fatalement à la subjugation des vaincus par les vainqueurs, à la réduction des Etats du Sud à l'état de colonies, comme il arrive aujourd'hui, au fond de l'Afrique, aux malheureux Boers écrasés sous la supériorité du nombre.

La réconciliation — pourtant s'est faite d'une façon merveilleuse. Presque du jour au lendemain, les titres de loyaux, de rebelles, ont été effacés du diction-

naire. Il n'y a plus eu que des Américains dévoués à l'Union et prêts à verser leur sang pour la maintenir et la faire prospérer. Plus la moindre différence entre ceux qui jadis combattaient pour l'Union ou pour la Confédération.

Chose étrange, nous voyons aujourd'hui le fils du célèbre général confédéré, Robert E. Lee, devenu gouverneur de Cuba, poste qu'on ne pouvait confier qu'à un homme d'une inviolable fidélité.

Nous voyons mieux que cela encore: les soldats fédéraux allant décorer les tombes de leurs anciens ennemis, les confédérés, et les soldats confédérés déposant des fleurs sur les monuments élevés à la mémoire des fédéraux.

Le fait est incroyable, mais il est réel, indéniable. Un jour Napoléon disait, à propos d'une affaire très scabreuse pour le succès de laquelle on lui demandait son appui: "Si possible, c'est fait; si cela est impossible, on verra."

Les Américains ont fait mieux que cela; ils ont accompli non seulement le possible, mais aussi, et surtout, l'impossible, et Napoléon est battu par eux.

Deux Politiques Nationalistes.

Dix-sept conseillers municipaux nationalistes sont allés à Saint-Sébastien faire visite à M. Paul Déroulède; lisons-nous dans le Temps de Paris. Quelques autres hommes politiques ou publicistes du même parti s'y sont trouvés en même temps. On a d'abord, puis échangé au dessert quelques toasts et interviews, dont les journaux nous donnent connaissance au public. Et le public cherche, à travers ces documents, comme dans les autres manifestations nationalistes, à démêler ce qu'est exactement le nationalisme. Nous doutons que sa curiosité légitime soit parfaitement satisfaite.

Voici que, l'autre matin, l'Echo de Paris a publié un article de M. de Marcère, qui est, comme on sait, l'un des principaux adhérents de la Patrie française. M. de Marcère, du centre gauche, appartient à la fraction la plus modérée du parti républicain. Il a été ministre de la République. Il est fort attaché aux principes libéraux et au régime parlementaire. Toutefois, il est nationaliste. Sa position n'est pas seulement celle de M. Méline et de ses amis, qui voient dans les succès nationalistes une forme de l'opposition contre le ministère actuel, à qui ses succès ne déplaisent donc pas, mais qui ne sont pas eux-mêmes nationalistes.

M. de Marcère a fait un pas de plus. Il est nationaliste. Mais son nationalisme ne paraît pas ressembler beaucoup à celui de M. Paul Déroulède.

M. de Marcère se félicite vivement du résultat des élections municipales. Il entonne même pour la circonstance l'hymne à la Ville-Lumière. On ne le savait pas si Parisien. Mais entre tous les sujets de joie que lui offrent ces dernières élections, il en est un sur lequel il s'arrête avec une particulière complaisance. Il croit qu'une véritable révolution dans le gouvernement de la France va s'en suivre, et ce qui le comble de plaisir, c'est que cette révolution sera pacifique. "Les changements profonds qui en seront la conséquence dans l'Etat ne seront dus cette fois ni à l'émeute, ni à la guerre des barricades, ni au sang des citoyens

répandu. Ils seront dus uniquement à l'exercice régulier et très pacifié des droits des citoyens, armés du suffrage universel." Ces déclarations correctes ne surprennent pas sous la plume de l'ancien ministre de l'intérieur. Mais tous les nationalistes sont-ils aussi pacifiques que M. de Marcère? Out-ils la même horreur pour l'émeute et la guerre des barricades? Professent-ils le même respect de la légalité?

Il en est un au moins qui ne partage pas, ou qui n'a pas toujours partagé ces scrupules. C'est M. Paul Déroulède. Nous ne lui prétons aucune opinion qu'il n'ait maintes fois exposée avec netteté, on peut même dire avec fracas. Même devant ses juges, même contre l'intérêt de sa défense, M. Paul Déroulède a proclamé avec une franchise parfaite, ses théories séditionnaires. Il n'a jamais plaidé les circonstances atténuantes. Il aurait plutôt plaidé les circonstances aggravantes. Après avoir saisi la bride du cheval du général Roget et l'avoir sollicité de marcher avec sa brigade sur l'Elvée, M. Paul Déroulède a carrément déclaré qu'il avait, avec préméditation, tenté un coup d'Etat militaire. Et il a expliqué qu'à son avis, les révolutions politiques devaient désormais être accomplies par ce qu'il appelle "la collaboration de l'armée et du peuple. Tout cela est d'une clarté lumineuse.

On conçoit, dans ces conditions, que les pélerinages à Saint-Sébastien soulevant des questions intéressantes. M. Paul Déroulède n'a rien dit qui permette de supposer qu'il a changé de système politique. Il continue de se donner comme plébiscitaire et antiparlementaire. Tout ce qu'il peut nous concéder, c'est un bras droit, dit au général qui est à côté de nous: "Je ne veux rien dire aujourd'hui qui puisse troubler la joie de mon pays. Fidèle à ma parole, je ne troublerais pas la trêve de l'Exposition." Voilà ce qu'il a répondu à un reporter de l'Echo de Paris qui l'interrogeait sur les moyens qu'il comptait employer à la réalisation de son système. Il sent que nous proposons un coup d'Etat, en pleine Exposition, ce serait se montrer par trop trouble-fête. Il remet à six mois les affaires sérieuses. Mais il n'a pas prononcé un mot pour renoncer à ses vues bien connues sur la nécessité de la sédition militaire.

Mon ami de Bardin, blessé au bras droit, dit au général qui est à côté de nous: "Mon général, notre but est manqué; nous sommes cernés de toutes parts, il est inutile de sacrifier tant d'existences en prolongeant un aussi inégal combat. Rendons-nous." "Vous croyez, dit le général. Eh bien! puisqu'il le faut rendons-nous." Et comme, toujours debout, il sort de sa poche son mouchoir pour l'agiter, il tombe frappé par une balle tirée à bout portant par un soldat.

VILLEBOIS-MAREUIL.

L'intéressante lettre qui suit indique comment est mort le général de Villebois-Mareuil; elle émane d'un Français qui prit part au combat de Boshof et, fait prisonnier, est actuellement à Sainte-Hélène: "Partis depuis environ huit jours de Kroonstadt, nous arrivons à un laager (camp boer) situé à vingt kilomètres environ de Boshof. Le général de Villebois-Mareuil apprend que la ville est occupée par les Anglais; il nous laisse reposer trois jours et nous réunit tous les soirs pour nous faire des conférences sur la façon dont il entendait conduire l'action, nous recommandant du sang-froid et du courage, car nous allions avoir de durs moments à passer.

Le 4, à 5 heures du soir, nous nous mettons en route et, conduits par un guide, marchons jusqu'à 2 heures du matin. Le guide se trompe deux fois de route et le général nous fait arrêter pour lui permettre de se reconnaître.

A 4 heures, nous remontons à cheval pour ne nous arrêter qu'à 11 heures dans un petit bois. A midi, le général, comprenant que l'endroit était mal choisi, nous fait occuper une position au pied d'un petit kopje. Nous nous trouvons à 10 kilomètres, environ de Boshof, en avant des lignes anglaises.

Si tôt la position occupée par quelques uns d'entre nous, nous laissons nos chevaux entravés par la pluie dans la plaine et en profitons pour réparer nos estomacs défaillants. Tout à coup (il est une heure exactement), le poste en observation vient signaler quelques cavaliers venant de Boshof. Ordre nous est donné de prendre nos armes et d'occuper le kopje. Les cavaliers continuent à arriver et, à une heure et demie, une partie occupe un kopje et ouvre le feu, tandis que les autres continuent le mouvement tournant.

Ici la lettre donne des détails techniques sur le combat; le récit se poursuit ainsi: "Après une fusillade excessive- ment nourrie, le général voit arriver près de lui un capitaine anglais. D'un coup de revolver en pleine figure, il l'étend à ses pieds. La situation est critique, l'ennemi est à deux pas de nous; il a des baïonnettes et nous n'en avons pas; nos fusils sont brûlés. On entend des gémissements et des cris de tous les côtés; les éclats de roches pleuvent avec les balles.

Un Français, F. France, atteint à la tête, crie en tombant: "J'ai mon affaire, mon général. Vive la France!" La blessure n'est pas grave; la balle est entrée près de l'œil, est sortie près de l'oreille en effleurant celle-ci. Il se relève, mais reçoit une balle à l'épaule, qui sort au milieu du dos.

Mon ami de Bardin, blessé au bras droit, dit au général qui est à côté de nous: "Mon général, notre but est manqué; nous sommes cernés de toutes parts, il est inutile de sacrifier tant d'existences en prolongeant un aussi inégal combat. Rendons-nous."

"Vous croyez, dit le général. Eh bien! puisqu'il le faut rendons-nous." Et comme, toujours debout, il sort de sa poche son mouchoir pour l'agiter, il tombe frappé par une balle tirée à bout portant par un soldat.

Nous nous approchons mon ami de Bardin et moi, pendant que les autres agitent leur mouchoir. Le général est étendu, les bras près du corps, les yeux ouverts ses lèvres tremblent. Il porte au tégum droit une large blessure dont le sang s'échappe en bouillonnant, faisant de gros caillots. Je me penche et l'embrasse en pleurant.

On dirait que Dieu a voulu épargner à ce brave entre tous la souffrance qu'éprouve tout homme de cœur à se rendre.

Dans le feu de l'action, il venait nous reconforter par de bonnes paroles. Debout, indiquant la place de chacun, se promenant d'un pas tranquille d'une position à une autre, plaisantant même, il se jouait du danger; il nous disait souvent que nous étions les hommes qu'il lui fallait. Mais si les soldats aident les actions du chef, c'est la tête qui fait tout, et c'était lui qui nous donnait l'énergie et le courage dont nous étions animés et qui ne nous a pas fait défaut un seul instant. Il était quatre heures et demie quand nous nous sommes rendus. Nous avons tenu, 56 hommes, contre une colonne d'attaque de 600 hommes et 600 hommes en réserve, une batterie d'artillerie et un canon maxim, et cela pendant trois heures et demie.

Nos pertes sont pour la France: 3 tués et 5 blessés sur 18. Les Hollandais et les africain-

ders avaient 4 tués et 6 blessés sur 38.

Le 6, à 5 heures 12, nous sommes prévenus que l'enterrement va avoir lieu à 6 heures. Nous pouvons voir une dernière fois notre cher général. Un régiment en armes rend les honneurs. A 6 heures, les clairons font entendre leur sonnerie funèbre et le corps du général, enveloppé dans une couverture et porté par quatre soldats sur une civière, passe devant le régiment qui rend les honneurs. Lord Methuen et lord Chastream sont près de la tombe. M. de Bréda, officier d'ordonnance du général, prend la parole, mais soudain l'émotion l'étouffées larmes l'empêchent de continuer. Nous pleurons tous. Les clairons sonnent de nouveau; le régiment s'éloigne et nous regagnons nos tentes, le cœur serré. Il nous semblait impossible qu'un tel homme ait pu nous quitter pour toujours.

Il faisait de nous ce qu'il voulait et sa simplicité et son endurance nous donnaient l'exemple. Lui-même s'était son cheval; un biscuit de troupe et un verre d'eau lui suffisaient pour la journée. Le premier à la peine et le dernier à se reposer, il savait nous distraire par ses canotiers familiaires. C'était, en un mot, un soldat doublé d'un parfait gentilhomme. Le transvaal perd son meilleur général et un chaud défenseur.

Nous perdons tout à la fois notre chef et notre ami et nos cœurs seront à jamais affligés par sa mort. Son corps repose au pied d'un kopje qui domine Boshof.

Les officiers anglais ont fait mettre une plaque en marbre portant cette inscription: "A la mémoire du comte de Villebois-Mareuil ancien colonel de la légion étrangère en France, général au Transvaal, mort au champ d'honneur près de Boshof, le 5 avril 1900 dans la 53e année de son âge. REQUIESCAT IN PACE!"

Cette relation est signée: P. BERNARD DE FOISSAL.



Le général de Walderssee.

Le 27 avril dernier le général de Walderssee a fêté le jubilé du cinquantième anniversaire de son entrée dans l'armée allemande. Né à Postdam le 5 avril 1832 et fils d'un général de cavalerie, il entra en 1850 dans le corps des cadets. Nous ne suivrons pas le grand chef militaire dans toutes ses étapes. Rappelons seulement qu'en 1870, quelque mois avant la déclaration de la guerre, il était attaché militaire à Paris et fournit à son gouvernement de précieuses indications sur l'armée française, ce qui lui valut le poste de confiance d'aide-de-camp de l'empereur Guillaume Ier. C'est en cette qualité qu'il assista aux combats de Gravelotte, Beaumont et Sedan. Puis il fit campagne contre Chanzy

comme chef d'état-major du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin. Il joua également un rôle important dans les préliminaires du traité de paix.

Il est aujourd'hui inspecteur de la 3e armée avec le grade tout récemment acquis de général feldmarschal, le plus haut qu'on puisse obtenir en Allemagne.

AU MUSÉE DE L'ARMÉE.

Mgr le duc de Chartres vient de faire don au musée de l'Armée de l'uniforme de général de division qui fut porté par son oncle le duc d'Annam. La vue de cette relique impressionnera tous ceux auxquels il a été donné de voir à son fauteuil de président dans l'affaire Bazaine, revêtu précisément de cet uniforme, le glorieux vainqueur de la Smalah. Nul plus que le duc d'Annam n'est bon air en soldat.

Quant à la pensée qui inspira le duc de Chartres en faisant ce don, elle ira au cœur de tous les membres de la Société à laquelle on doit la création du musée de l'Armée, à savoir, la Sabretache.

Fondée par des militaires, des artistes, des écrivains, des gens du monde, non seulement groupés dans une même communion d'amour pour l'armée, mais ayant un goût particulier pour les attributs du métier, uniformes, insignes dans le présent et dans le passé, la Sabretache, un rebours de bien des Sociétés, a fait acte d'initiative dès son origine. Elle a recueilli à droite et à gauche des dons dans le genre de celui du duc de Chartres, les a étiquetés, casés, et une fois seulement qu'elle se trouva assez riche, elle s'adressa à l'Etat pour lui faire don de sa collection, véritable noyau du musée de l'Armée.

Ce qui, du reste, n'épuisa pas sa volonté de bien faire. La Sabretache est une sorte de "Patrie française", qui ne s'occupe pas de politique, et c'est à ce titre qu'elle a dernièrement trouvé des fonds pour le monument français à élever sur le champ de bataille de Waterloo.

Mais rien ne l'empêche de rester l'intermédiaire entre de nouveaux donateurs et le musée de l'Armée, et, en tout cas, de se réjouir des libéralités dont ce dernier peut être l'objet. Elle s'applaudit donc aujourd'hui, j'en suis sûr, du cadeau fait par le duc de Chartres, et s'imaginer encore qu'elle ne se plaindrait pas de voir ce donateur mettre le comble à sa bonne grâce en envoyant au musée l'uniforme porté par Robert le Fort pendant l'Année terrible.

AMUSEMENTS. WEST END. Nous n'avons pas assisté au concert Bellstedt. Les amateurs de bonne musique n'ont pas dû y être en foule. Le temps n'était pas engageant. A ce soir, la revanche des excellents artistes du West End.

PARC ATHLETIQUE. Nous le disons à regret, le mauvais temps, la pluie, ont considérablement endommagé la soirée d'hier, au Parc Athlétique. C'est un succès de morale pour la troupe Olympia. Elle prendra sa revanche, ce soir, avec les "Two Vagabonds", une charmante opérette dans le genre de la "Mascotte".

Si jamais, par hasard, vous sentez un malaise (un malaise) Buvez l'eau d'Abita: vous serez vite guéri.

MOTS DE LA FIN.

Le malade et le médecin: —Comme, docteur, vous me comptez cinq francs par visite? —Mais c'est mon prix pour tout le monde. —Pour tout le monde, soit; mais je vous ferai remarquer que j'ai droit à un rabais, puisque c'est moi qui ai apporté la grippe dans le quartier.

Entre voisins: —Eh! là-haut! suez-vous bientôt fini d'inonder mon balcon sous prétexte d'arroser vos fleurs? —Ça vous gêne tant que ça! Vous m'ôtez-vous! Pourquoi donc alors ne dites-vous rien quand il pleut!

Poison dans les Pommes de Terre.

Le public commence à s'inquiéter de la déclaration que l'on a faite récemment que les pommes de terre contiennent un poison appelé la solanine. On prétend que les pommes de terre nouvelles en contiennent infiniment moins que les vieilles, mais il paraît que celle qui est commencent à germer sont tout à fait dangereuses. Ceci peut être vrai, mais il ne faut pas se laisser aller à se désoliser. On ne digère pas les pommes de terre à des degrés supérieurs à l'estomac, et cela qui soufre d'indigestion, de la dyspepsie, de la constipation, de la bile, du foie ou des reins a besoin de prendre sans retard la Hostetter Stomach Bitter. Ce médicament fait plus que promettre; il guérit. Evitez les substitutions et insistez pour avoir le véritable remède. Essayez-le.

L'ABELLE NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis, port compris: \$15.00. Un an \$75.00. 6 mois \$37.50. 3 mois \$18.75.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent y ajouter ont à adresser aux marchands.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$15.00. 6 mois \$7.50. 3 mois \$3.75.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent y ajouter ont à adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O. Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Maldaque. TROISIEME PARTIE.

VII (Suite.) Dans son cerveau cette pensée le poursuivait à son tour, sonnait ainsi que sonne le métal

dans un gretot. Il éprouvait un vide au milieu duquel voyagerait, telle la petite boule qui fait vibrer l'acier, l'idée fixe.

Claude, du reste, gardait au milieu de cette sensation sa lucidité. Ce vide, il le ressentait longtemps après sa fondroyante émotion de la Cour d'assises.

Il prendrait beaucoup plus facilement que la première fois le desus. Tandis que sa fille, vers les cinq heures du matin, s'assoupissait, puis, très profondément, les nerfs apaisés, s'endormait, lui recommençait à courir les vignes.

Cela lui fit de suite du bien. Il repassa par le village, où tout le monde aussi était debout. Puis il eut le bizarre désir d'entrer dans le petit cimetière.

Il marcha tout droit vers la tombe de la tante Agathe. Comme chaque fois que l'avaient repris ses crises de démence, une recrudescence de haine s'élevait en lui contre la femme qui, du toud du tombeau, empoisonnait son existence.

Depuis l'enterrement de Mme Varagniez, il n'était pas entré dans l'étroit enclos des morts. Le caveau où dormaient côte à côte les deux époux était le seul monument du cimetière. Partout les humbles tombes, les tertres verts avec une croix; de-ci de là, une couronne, une

gerbe des champs. Pas d'inscriptions. Chaque paysan reconnaissait sa tombe. Ceux qui reposaient là, sous le ciel natal, au milieu de leurs champs, appartenaient au village, qu'en leur vie ils n'avaient point quitté.

En faisant de sa femme sa légataire universelle, avec un legs permettant simplement à son veuve d'achever ses études, l'oncle Varagniez laissait une rente à la fabrique de l'église du Val-Rose, pour que l'on y entre-tint à perpétuité, la sépulture où cette compagne qu'il avait aimée viendrait le rejoindre.

Les arbres verts mettaient leur ombre sur la petite chapelle. Au milieu, suspendue au plafond, brûlait nuit et jour une lampe ciselée.

A travers le grillage de fer forgé qui formait le panneau supérieur de la porte, on voyait la flamme de veilles osciller, jaunâtre, sur un fond de drap noir à larmes d'argent.

Claude s'arrêta, regarda la flamme jaune et les larmes d'argent, appela une émotion, qui ne vint point.

Ainsi, toujours après lui, après ses descendants, après les anciens du village, leurs enfants et petits-enfants, à moins d'un cataclysme de la nature ou d'une société, la flamme de la lampe disait à ceux qui passeraient devant le monument:

—Là reposent M. et Mme Varagniez. Puis plus tard, bien plus tard, jusqu'à ce que cela passât à l'état de légende, on raconterait que la châtelaine du Val-Rose, auprès de son mari qui avait été un homme de bien, dormait du sommeil sans rêves et sans réveil, de l'éternel sommeil, avec un coup de couteau au cœur.

Oui... Et cela ne soulevait point sa conscience; pourquoi alors ces accès févreaux, ces surexcitations, faisant de lui un homme désemparé, un déséquilibré, qui se fit perdu sans retour, si quel-qu'un avait été témoin de ses extravagances?

Il s'éloigna du caveau, après cependant un moment de faiblesse, où sa tête se courba, tandis qu'un voile couvrait ses yeux.

Il songeait à cette autre tombe toute blanche, où l'ange de marbre aux ailes étendues, l'ange qui était avec sa tête bouclée et sa bouche ourliante le portrait de Lili, devant laquelle son cœur se brisait de désespoir, tout son être frémissant de sa détresse de père pleurant l'enfant qu'il ne reverra plus, "jamais plus".

Oh! la vie! la vie! Oh! les coups du destin, du sort cruel et traître! L'imprévu qui vous guette, la douleur, le crime... Misérable existence... Dix fois misérable!

Claude avait reconstruit cet empire sur lui, toujours revenu à temps, jusqu'à présent pour le sauver. S'il demeurait pâle, avec le regard grave, il n'était dans son attitude rien d'anormal.

Comme il sortait de l'enclos aux tertres verts, entourant la confortable sépulture des époux Varagniez, il se trouva nez à nez avec deux hommes qui tournaient le chemin, à l'angle duquel on avait ménagé aux morts leur domaine.

Ce ne fut pas lui qui eut un recul, mais les deux promeneurs. Albéric Soucaud et Jean Carabou, dit la Bique, après leur nuit — comme elle du maître du château — sans sommeil, repris d'un besoin de marche et d'espace, avaient quitté la chaumière, afin de marcher devant lui encore... du côté du château.

La même exclamation, avec la même intonation rauque, s'échappa de leur bouche. —Monsieur Claude!

—Eh bien, quoi, mes amis?... oui, c'est M. Claude!

—C'est que, fit Albéric, remis le premier de son émoi, nous ne nous attendions pas à vous trouver là. —Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que vous m'y trouviez? —Nous, quand nous y passons, ça nous fait drôle... N'est-ce pas père la Bique? —Oui... oh! oui, bégaya le bonhomme, dont la bouche éden-

tée tremblait. —Sans doute l'impression n'est pas agréable... le souvenir, quand il revient, est de ceux qu'on chasse... Mais lorsque vous serez de quelque temps au Val-Rose, elle passera, cette impression. Voyez, moi qui fut de toutes façons plus frappé que vous, j'entre ici, à présent, calme... Le temps atténue tout.

—Pour nous, c'est comme s'il avait eu lieu hier, le crime. C'était encore Albéric qui parlait.

La Bique opina de la tête. —Je vous répète: parce que vous êtes seulement rentrés au Val-Rose depuis trois jours.

—C'est possible... Pourtant, tant que Mlle Chérie sera là-bas. —Oh! pour cela je suis de votre avis... Même lorsqu'elle n'y sera plus, la pensée qu'elle y a été revivra le souvenir qu'on voudrait en vain parvenir à écarteler...

—Alors... monsieur Varagniez... elle n'a vraiment rien voulu vous confier à Clermont? —Rien, mon pauvre ami... et soyez bien certains tous les deux d'une chose, soyez-le autant que je le suis: Chérie en portera son secret, dût-elle vivre cent ans!

—Elle en est capable, balbutia le vieillard, qui se hasarda à regarder son interlocuteur. Albéric ne répondit rien. Il avait, dès le premier instant, dévisagé M. Varagniez.

Au bout d'une minute, tous trois s'étaient tus, il interrogea. —Est-ce que vous avez été malade, monsieur Claude.

—Oui, cette nuit... Seulement, mes braves, n'en soufflez mot aux miens, je ne veux pas les inquiéter.

—N'ayez peur. Et, la Bique, qui reprenait de l'aplomb: —Ça ne va donc plus, la santé! Vous si robuste, si bel homme.

—Je suis touché. Il secouait la tête. Il reprit: —J'arrive à l'âge où chez l'homme, surtout chez celui qui a beaucoup travaillé cérébralement, les prédispositions à un mal quelconque s'établissent en s'accroissant...

—C'est indéniable; le verdict de Montpellier, quand je le croyais tout à fait contraire, après cette longue séance, dans une salle où la cervelle bouillait sous le crâne, a fait éclater cette prédisposition.

"Il y a huit mois, nous perdions notre petite fille... Voir mourir un enfant! Vous ne savez pas ce que c'est... Ma santé s'est trouvée plus fortement encore ébranlée... Je ne me sens pas robuste... quoique cependant depuis notre arrivée ici, dans le calme de la campagne, à l'air pur, je me trouvais beaucoup mieux... La nuit dernière, j'ai eu une